

## **Quelques motifs de l'identité amazighe dans la poésie de Sidqi Azaykou**

**Lhassane ANDAM**

Université Ibn Zohr,

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines - Agadir

Aujourd'hui, une production assez importante dont la poésie se taille la part du lion agrmente les annales de la littérature amazighe. Cette poésie moderne, qui se distingue de la poésie traditionnelle, se définit en quelque sorte comme une quête. L'acte de composer chez un bon nombre de poètes constitue une bataille livrée en faveur de l'amazighité. C'est le cas du pionnier de la poétique amazighe moderne Ali Sidqi Azaykou. Sa poésie a résonné dans les milieux amazighes comme un cri ou encore comme un verbe de protestation et d'affirmation venu renverser sur son passage tous les préjugés établis. Azaykou a clamé haut et fort l'éminente dignité de l'Amazighe. C'est dans le cadre d'un mouvement pour la revalorisation de la culture amazighe que s'inscrit son œuvre poétique représentée essentiellement par ses deux recueils *Timtar* « Signes » et *Izmuln* « Cicatrices ».

Cette contribution n'ambitionne pas exposer tous les signes et toutes les cicatrices, ni les traces des blessures *timtar n izmuln*, mais portera essentiellement sur les motifs de l'amazighité que célèbre Azaykou à travers son œuvre poétique. Nous mettrons en évidence que le propos du poète se situe au cœur de la féminité allant de la mère génitrice, à la langue, à la culture, à la terre, bref à l'amazighité.

Le texte s'organisera en deux sections. La première portera sur la présentation de l'homme et son œuvre poétique. Quant à la seconde, elle sera dédiée à la célébration de l'identité amazighe sous ses multiples facettes, à savoir la mère, la terre, l'histoire, la langue, etc.

## **1. Ali Sidqi Azaykou : de la vie à l'œuvre poétique**

### **1.1. Quelques repères biographiques**

L'intellectuel engagé, l'historien-poète et le militant amazighe Ali Sidqi Azaykou<sup>150</sup> a vu le jour en 1942, au pied du versant ouest de la montagne majestueuse du Haut Atlas<sup>151</sup>, à une soixantaine de kilomètres de Taroudant, précisément à Igran n twinkht, village relevant du Caïdat de Tafingoult. C'est là qu'il fait son entrée à l'école avant de poursuivre ses études primaires et secondaires à Marrakech. Au Centre de Formation des Instituteurs de la ville ocre, il bénéficie d'une formation au terme de laquelle il est affecté au collège d'Imi n tanout.

Tout en exerçant dans l'enseignement, il s'inscrit à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat où il décroche une Licence d'Histoire en 1968, ce qui lui permet de s'établir dans la capitale après être promu professeur d'Histoire de l'enseignement secondaire. En 1972, il intègre l'enseignement supérieur en tant qu'enseignant-chercheur à la faculté précitée où il soutient six ans plus tard une thèse en Histoire en vue de l'obtention du Diplôme d'Études Supérieures.

Ali Sidqi Azaykou est connu comme un défenseur fervent de la culture amazighe. Très tôt, il fonde avec un groupe d'étudiants amazighophones l'Association Marocaine pour la Recherche et l'Échange Culturel (AMREC)<sup>152</sup>, qu'il quittera plus tard pour créer<sup>153</sup> l'Association Culturelle Amazighe (1979).

---

<sup>150</sup> À Igran n twinkht, la famille de Sidqi Azaykou est plutôt appelée *Ayt Taleb*. Cette précision, nous l'avons recueillie des proches du poète et des habitants de cette localité.

<sup>151</sup> Cette montagne a inspiré au poète la fierté, la grandeur et l'attachement à la vie, lesquelles qualités sont célébrées dans plusieurs poèmes, notamment dans *iznzam* « Les Muets » qui sera évoqué dans ce texte.

<sup>152</sup> Les membres fondateurs de cette association comptent parmi d'autres Ali Sidqi Azaykou, Brahim Akhiat, Ahmed Boukous, Abd El Fadel El Ghouali, Abdellah Bounfour, Ahmed Akouaou, Omar El Khalfaoui, Ali El Jaoui. Parmi les objectifs que l'AMREC s'est assignés, nous retenons la revalorisation de l'héritage culturel,

Feu Azaykou est considéré dans les milieux amazighes comme un *arugi* « rebelle ». Sa lutte pour la reconnaissance de la dimension amazighe au Maroc lui a valu en 1982 plus d'une année d'incarcération, qui survient au lendemain de la publication, dans le premier numéro de la revue *Amazigh*, d'un article incendiaire intitulé « Pour une véritable conception de notre culture nationale ». L'appel à la révision de l'histoire du pays a fait de lui le premier militant amazighe à payer cher l'absence de la liberté d'expression dans le Maroc de l'époque. Il sort de la prison certes meurtri, mais sans que la dignité de l'homme libre ne soit atteinte.

Azaykou est reconnu également comme étant un grand historien fidèle à la mémoire collective. Ce « déterreur de la Vérité » (Boukous, 2007 : 23) a légué des articles et des ouvrages incontournables pour quiconque voudrait comprendre l'histoire de notre pays. Nous nous contentons de citer ici « La montagne marocaine et le pouvoir central : un conflit séculaire mal élucidé » (1990)<sup>154</sup>, *L'Islam et les Amazighes* (2002) et *L'histoire du Maroc ou les interprétations possibles* (2003).

Pour clore ce point, notons que Sidqi Azaykou restera l'un des pionniers du mouvement amazighe, le premier détenu de la cause amazighe, un historien chevronné, mais aussi un poète émérite. Il décède le dix septembre 2004, une année après l'introduction de la langue amazighe dans le système éducatif marocain et trois ans après la création de l'Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM) auquel est dévolue la mission d'aménager et de standardiser la langue amazighe. L'ex-membre du Conseil d'Administration de l'IRCAM et l'ex-chercheur au Centre des Études Historiques et Environnementales (CÉHE) relevant de ladite institution peut reposer en paix dans la mesure où ce pourquoi il a sacrifié sa vie commence à porter ses

---

de la littérature et des arts populaires par le biais des travaux collectifs et individuels, la lutte pour la reconnaissance des diversités culturelles et linguistiques, et la promotion de la langue et de la culture amazighes par tous les moyens possibles.

<sup>153</sup> C'est grâce à Azaykou, à Chafik et à Zemmouri, entre autres, que cette association a vu le jour.

<sup>154</sup> Vu que le volet qui nous intéresse ici est la production poétique de Sidqi Azaykou, nous nous dispensons de mentionner tous ses écrits relatifs à l'Histoire. Pour une présentation détaillée des ouvrages et articles produits par ce chercheur, nous invitons le lecteur à consulter Hamam et *al.* (2005).

premiers fruits. Nous partageons avec Boukous (*Ibid.* : 24) le fait que ce grand homme reste :

Un mort-vivant

Qui instille le souffle de la vie,

Qui ranime la flamme de l'espérance

Parmi les vivants morts.

Dans ce qui suit, nous nous pencherons sur un autre aspect de la personnalité de Sidqi Azaykou. Il sera question de *Dda eli*<sup>155</sup> *amdyaz* « Dda Ali, le poète ».

## 1.2. L'œuvre poétique

Ali Sidqi Azaykou est d'abord poète avant d'être historien, chose qu'il doit au berceau naturel et familial où il a passé sa tendre enfance. Là, la poésie tient une place fondamentale. Elle rythme tous les événements et activités de la vie quotidienne, ce qui a un grand impact sur la formation de sa personnalité, notamment sa sensibilité et son penchant pour l'art et le beau.

Outre ses recherches sur l'Histoire, Azaykou nous a légué des chefs-d'œuvre de la poésie amazighe. On s'accorde à le considérer comme étant l'un des pionniers de la poésie amazighe moderne. Les deux recueils qu'il a publiés, en l'occurrence *Timitar* « Signes » (1988) et *Izmuln* « Cicatrices » (1995), constituent un repère témoignant du passage de la poésie orale, représentée par l'*amarg*<sup>156</sup> « la poésie chantée », à la poésie écrite.

---

<sup>155</sup> C'est l'étiquette qu'on se plaît d'utiliser pour appeler poliment Ali sidqi Azaykou.

<sup>156</sup> Le mot peut signifier également : « chagrin d'amour, regret, nostalgie, ... ». Il revient souvent dans des expressions comme *yay iyi umarg n tmazirt* « J'ai le mal du pays » ou *yay iyi umarg nnk* « Ton absence me fait souffrir = tu me manques ».

Dans la poésie des *rways*, il peut renvoyer :

(i) à l'amour, mais généralement à un amour insatisfait et douloureux ;

(ii) à un chant lyrique empli de regret et de chagrin, sentiments dus souvent à l'éloignement de l'être aimé ou à la vie loin du pays natal. Ces poètes itinérants sont en perpétuelle errance et souffrent de ce fait de la solitude, ce qui se traduit par la présence d'une émotion mélancolique dans leur poésie, *amarg*. Bref, les différents sens « poésie, chagrin d'amour, regret, nostalgie, etc. » donnés au terme *amarg* se révèlent en quelque sorte liés (El Mountassir, 2004).

En effet, Sidqi Azaykou s'institue comme novateur. Comme le souligne à juste titre Bounfour (2007 : 27), sa poétique se veut, moderne, en ce sens que : « (i) elle est en rupture avec l'esthétique de l'attendu, du connu, voire du lieu commun ; (ii) elle tourne vers une thématique tournée vers la revendication berbère ou 'amazighisme' ». Grâce à lui, la poésie écrite amazighe affiche désormais le souci de se libérer des règles et rompre avec les contraintes observées dans la poésie chantée. La poésie *tazaykut* puise sa force non seulement dans le terroir et le patrimoine local, mais aussi dans son inscription dans l'universel. Elle emprunte, comme le note El Moujahid (2007 : 56), aux :

mêmes registres que ceux qui inspirent les autres poésies contemporaines, notamment la poésie universelle sur laquelle l'érudition littéraire du poète a une excellente emprise [...] on apprécie un effort de recherche approfondie au niveau de la richesse thématique qui tire de l'universalité, de l'humanisme, de la mythologie, de la diversité culturelle, des valeurs de la liberté, de la démocratie et de la pensée de la différence.

En vue de transmettre des messages universels étroitement liés à des questions humaines et philosophiques, Azaykou use d'une langue poétique riche en symboles et en significations, ce qui semble le forcer à sacrifier les normes classiques. Les poèmes ne présentent aucune structure périodique régulière : ni vers mesurés, ni rimes, ni strophes, bref les textes sont en vers libres. À ce sujet, Benhakeia (2014 : 28) souligne que :

La poésie [...] marque une différence par rapport à la tradition poétique, en s'inspirant des poésies française, arabe et autres. Elle traduit, en plus des expériences subjectives et intimes, un art de liberté totale. Elle fait évoluer les différents sous-genres de la poésie orale, éliminant la rime, brisant les formes de l'izli, de tahwact ou de tamedyazt. Les strophes ne sont plus limitées à quelques vers, les mêmes vers vont au-delà des mesures anciennes, s'incrétant la poésie libre.

*Timitar* est le premier recueil de Sidqi Azaykou. Il renferme trente-trois poèmes composés entre 1967 et 1980<sup>157</sup>. Qu'est-ce que *Timitar* ?

---

<sup>157</sup> La production de ces poèmes s'étale donc sur 14 ans allant du mois d'août 1967 (*amarg*, pp. 77-79) à 1980 (*astara*, pp. 96-100, *ɣɣmuyt*, pp. 109-114, *ijddign iqqurn*,

Ce vocable signifie « signes, symboles ou indices ». Nous faisons nôtre la remarque de Bounfour (1999 : 59) suivant laquelle ce titre est symptomatique. L'auteur souligne que :

*Timitar* signifie signes, symboles, c'est-à-dire une manière indirecte de dire et de parler. De quoi parle-t-il ainsi ? De soi, de son identité, de sa langue et son histoire. Plus précisément, des traces de cette identité, de cette langue et de cette histoire. On pourrait ainsi traduire *Timitar* par traces.

Les empreintes que comporte ce recueil sont nombreuses. C'est pourquoi le titre se présente au pluriel. Nous retrouvons ce mot, par exemple, dans le poème intitulé *tak<sup>w</sup>tbiyt* (p. 39), la Koutoubia, qui se dresse majestueusement et révèle les traces des ancêtres : *tak<sup>w</sup>tbiyt biddnt / ar ay takka timitar / n willi zrinin* (v. 7-8-9). Nous retrouvons aussi le nom *timitar*, mais cette fois-ci au singulier *tamatart* « signe », dans le poème intitulé *immi* (p. 30) où la mère est présentée comme la gardienne fidèle du verger familial qu'elle entoure de haie, signe que personne ne doit y pénétrer : *tgt as ifrig / tamatart ad tt urikk uḍaḥ* (v. 4-5).

La parole poétique prend naissance dans le vécu du poète mû par le devoir de défendre l'amazighité. Ceci s'observe dès la dédicace dans laquelle il rend hommage d'abord à la mère dont il tient cet attachement fort à l'amazighe et ensuite aux muets, ceux qui sont condamnés au silence et dont il est le porte-parole :

taḍla ad n ujjdig, urgiy tt i immi lli gīgī ur inyin asafu n tmaziyt  
waxxa tt inya nttat, tddr nit sul.  
urgiy tt i iẓnẓam lli iyi fkanin awal y uzmaḍ aḍḍuḍ...nnaḥ iyi k<sup>w</sup>fis  
amud... n wawal. (p. 1)

La poésie de Sidqi Azaykou construit une vie. Beaucoup d'éléments ne peuvent être saisis si l'on ignore la biographie de l'auteur. On se tromperait cependant à en rester là. L'Amazighe n'aura pas du mal à se reconnaître dans le miroir que lui tend le poète<sup>158</sup>.

---

pp. 115-118 et *tayufi*, pp. 131-136). Leur apparition dans le recueil ne respecte pas l'ordre chronologique.

<sup>158</sup> Cela n'est pas sans rappeler les propos tenus au début du recueil *Les Contemplations* par le grand poète français Victor Hugo (1985 : 14) : « Est-ce la vie d'un homme ? Oui, et la vie des autres hommes aussi. Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui. Ma vie est la vôtre, votre vie est la mienne, vous vivez

Le second recueil, à savoir *Izmuln*, se présente sur le plan chronologique comme une suite logique de *Timitar*. Il renferme dix-neuf poèmes dont huit ont été composés par Azaykou en prison, *tin imuyan*, après son incarcération en 1982. Cet emprisonnement l'a profondément marqué. Il est donc tout à fait normal qu'il laisse libre cours à l'expression poétique pour révéler les séquelles des différentes blessures dont il était victime. En témoignent également les textes produits après sa libération. Signalons que le recueil *Izmuln* « Souvenirs amers », qui se caractérise par une coloration autobiographique, se ferme par un poème portant le même titre. Mais, au-delà des notes subjectives propres à l'auteur, le lecteur averti peut reconnaître l'aventure triste des Amazighes. En effet, nous admettons avec Bounfour (*Ibid.*) que « ce ne sont pas des signes que le poète égrène mais une histoire douloureuse du peuple berbère » où Azaykou se présente comme un vrai protagoniste « qui s'émeut, souffre et se révolte ».

Cette révolte a donné naissance à une poésie de combat livré en faveur de l'amazighité, mouvement dont Azaykou peut être considéré sans conteste comme le fondateur. Cette amazighité est célébrée par le biais d'éléments très expressifs.

## **2. Quelques symboles de l'amazighité**

### **2.1. L'image de la mère**

La considération de l'amazighe comme une langue, une culture, voire une cause à part entière semble orienter le parcours des poètes amazighes. Le souci identitaire et l'affirmation de soi se présentent alors comme motifs de l'écriture. Sur ce point, Azaykou ne déroge pas à la règle, en ce sens qu'il est le chantre même de l'amazighité le plus attaché à la langue, à la culture, à l'histoire, à la terre et à toutes les composantes de l'identité amazighe.

La question identitaire est omniprésente dans les textes du poète et en constitue l'idée directrice. Mais, au lieu de la ramener exclusivement

---

ce que je vis ; la destinée est une. Prenez donc ce miroir, et regardez-vous-y. On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas ! Quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah ! Insensé, qui crois que je ne suis pas toi ! ».

aux symboles légendaires ou historiques lointains<sup>159</sup>, il la conçoit dans le vécu quotidien. Ainsi, l'image de la mère se présente comme la meilleure incarnation de cette identité<sup>160</sup>. Il s'agit là d'un témoignage de gratitude à l'égard de celle dont le cœur ne connaît que l'amour, la tendresse, l'altruisme et le sacrifice. C'est elle qui prend soin de ses enfants afin que rien ne porte préjudice ni à leur dignité ni à leur entité. N'est-ce pas l'intention du poète quand il présente la mère amazighe comme étant celle qui veille sur le verger qu'elle protège contre les intrusions de toutes sortes et qui, par ses propres larmes, arrose les fleurs que les ancêtres n'ont pas eu le temps de voir pousser et s'épanouir, les entretient et en assure ainsi la survie ?

immi turtit  
 igr gis ujddig nnay  
 walli krzn ayt darny  
 fln t ur myin  
 tgt as ifrig  
 tamatart ad tt ur ikk uḍar  
 amṭṭa a(d) s ad tettaḡmt  
 aylliḡ njmn (immi, p. 30)

La mère sait entretenir et protéger ses fleurs qui ne sont en fait que ses enfants auxquels elle inculque les valeurs traditionnelles et qu'elle éduque moyennant d'énormes sacrifices. Elle est ainsi érigée en gardienne bienveillante.

Cette femme est également protectrice du patrimoine ancestral en assurant sa transmission aux jeunes générations. Dans le poème *iḍ n tgrst* « Nuit d'hiver » (pp. 61-66), Azaykou se remémore l'espace rural caractérisé par la chaleur des liens familiaux et exprime le regret du passé révolu, notamment l'enfance. Cette incursion dans l'âge

<sup>159</sup> Il est des intellectuels amazighes pour qui l'identité est symbolisée exclusivement par des héros et des figures qui remontent au passé lointain, tels Apulée, Yugurtha, Juba, Massinisa, Dihiyya, Tin Hinan, Kocila, etc.

<sup>160</sup> Lalla Faḍma est la femme pour laquelle Azaykou voue un culte particulier. C'est elle qui l'a mis au monde ; il lui doit tout. Cet attachement se manifeste dès la dédicace de son premier recueil, en l'occurrence *Timitar*, qu'il considère comme un bouquet de fleurs qu'il offre à sa mère qui lui a inculqué l'amour de l'amazighe « tadla ad n ujddig, urgiḡ tt i immi lli gigi ur inḡin asafu n tmaziḡt. waxxa tt inḡa nttat, tddr nit sul » (p. 1).

tendre serait due, semble-t-il, à la crise existentielle que vit le poète et à la souffrance causée par l'égarement dans un monde sans pitié. Ce qui frappe dans ce texte, c'est la technique de mise en abyme puisque dans le récit cadre est insérée une autre histoire, à savoir celle de l'orphelin chassé par sa belle-mère, laquelle histoire est le sujet du conte relaté par la mère entourée de ses enfants dans un foyer chaud au cours d'une nuit glaciale. À partir des deux histoires entrelacées, se dégagent les associations suivantes : la présence de la mère renvoie à l'identité alors que son absence est synonyme du déracinement et de l'égarement<sup>161</sup> :

ismsr ay uşmmiḍ  
dar takat ad y nmun  
nkki ula ayt ma  
dar takat ad y nmun (p. 61)

...  
tssnti d immi tallast  
ymklli nmyar  
tallast n yan igigil  
mas ad t id ifln  
itahl d babas (p. 64)

...  
nfl igigil iffuy ar allan.... (p. 66)

Il est des moments où Sidqi Azaykou est en proie à l'abandon et au désespoir ou voit son existence en danger vu que l'indifférence guette les fondements identitaires et culturels en l'absence des ancêtres, chose qui l'incite à s'attacher davantage à l'école des aïeux, *timzgida n willi ay urunin*, qui, paraît-il, est la seule voie qui mène au salut :

immi riḡ timzgida  
n willi ay urunin  
nttat ad ay immaln  
ma ad ay ikrfn fln ay  
nttat ad ay immaln  
tinml nny  
tumrt nny (*tinml nny*, p. 56)

---

<sup>161</sup> On ne sera pas étonné quand on se rend compte que la mère est le véritable support de l'identité chez Azaykou qui, orphelin de père, doit tout à sa mère sans laquelle il serait égaré.

Pour Azaykou, la mère représente le trait d'union entre le passé et le présent, l'école qui lui a inculqué le dévouement et l'attachement aux origines, incrustant ainsi dans son cœur l'amour de la terre. Bref, elle est synonyme de valeur refuge :

ur ufiy timzgida nnm  
ad dduy nfl tt  
ur ufiy ad asiḡ ifrawn  
ttuy akal (p. 53)

La mère est considérée aussi comme porteuse de la graine, *amud*, qui renvoie à la vie, à la progéniture amazighe et à la culture léguée par les ancêtres. C'est elle qui fertilise cette semence :

inna ḡ immyi  
kmmi a(d) gis  
amud nnm ay ann (*immi*, p. 31)

Le poète avait hérité de la fleur entretenue par la mère la graine de la vie qu'il a transmise à d'autres, *ad ur tettut is usiy / ḡ ujjdig nnm tudrt / nfk tt i wiyyaḍ* (p. 32). Il semble rassurer sa mère sur l'avenir des Amazighes et leur culture, et précise qu'il a tenu ses promesses :

amud nny rad day myin  
nrar srs aman  
ur rad sul yiyar (p. 33)  
...  
nskr ma ad tnnit  
ha d anḡaḡ illa fllay (p.34)

Dans le poème intitulé *immi day* « Ma mère, encore » (p. 81), Azaykou met en valeur sa mère qui possède un grand cœur qui lui permet de contenir des éléments de la grandeur des étoiles, du soleil, de la lune et de la terre. Quoique vastes, ces derniers restent minuscules face au cœur maternel qui, par sa sensibilité, peut tout dominer :

tadḡt itran d tafukt  
ayyur ula akal  
imikk ad gan  
ur iggut  
ul nnm yugr t (p. 81)

Aussi le poète se réclame-t-il avec fierté être l'un des descendants de cette femme amazighe bienveillante :

kmmin ad igan immi  
giy yan y warraw nnm  
awal nnm  
amalu da ay idln ur nhrg (p. 82).

La femme est gardienne de tout ce qui symbolise l'amazighité. La femme amazighe est engagée dans un combat très important, celui de la préservation, de la mémoire et de la culture, c'est-à-dire de l'identité. La mère qui accomplit depuis toujours ce travail de création et de sauvegarde est de ce fait glorifiée comme salvatrice. Cet éloge se poursuit sur un autre plan où nous assistons à une sorte d'identification qui s'établit entre elle et la terre natale.

En effet, la figure maternelle, incarnation de l'identité par excellence chez Azaykou, dépasse la mère génitrice pour embrasser la mère nourricière, la terre-mère. Le lien très fort entre le poète et sa terre est exprimé dans plusieurs textes. Retenons d'abord le vers suivant extrait du poème *tawnza* « La frange » (*Izmuln*, p. 10) : *tawnza tga tamazirt*. Nous avons affaire à une relation d'équivalence entre les nominaux joints par la copule *g* « être ». Le premier, *tawnza*, qui renvoie à la femme, est employé métaphoriquement pour représenter *tamazirt* « le pays ». La femme amazighe est ainsi associée à la terre natale adorée. L'attachement aux racines est manifeste dans les vers 5 et 6 du poème *tinml nny* « Notre école » présentés *supra* et que nous reprenons ici pour convenance : *ur ufiy ad asiy ifrawn / ttuy akal* (*Timitar*, p. 53). Il en est de même dans le texte *imula* « Ombres » où le poète compare sa terre natale à celle des autres. La première est généreuse et rentable. Quant à la seconde, elle est ingrate :

ur rad sar naf imndi  
y wakal n wiyyad  
mgrtay nasi y igr nny  
kigan ur nkrz (p. 25)

L'attachement au pays natal représente l'un des motifs majeurs qui se dégagent dans les poèmes de Sidqi Azaykou. Nombreux sont les éléments qui y réfèrent. Citons, entre autres, *adrar* « montagne », *akal* « terre », *aṭlas* « Atlas », *aṣru* « pierre », *darny* « chez nous », *igr* « champ », *imudal* « collines », *tamazirt* « pays », *turtit* « verger », etc.

Dans le poème *iḍ n tgrst* « Nuit d'hiver », nous relevons le syntagme prépositionnel *dar takat* « dans le foyer ». Ce dernier signifie la partie aménagée pour le feu, mais aussi le lieu où habite une famille. En effet, la chaleur et le réconfort ne peuvent être éprouvés que lorsqu'on se trouve au milieu des siens :

ismsr ay ušmmid  
*dar takat* ad γ nmun  
 nkki ula ayt ma  
*dar takat* ad γ nmun (p. 61)

Le pays natal est ensuite évoqué, au début du poème *immi* « Ma mère », par *turtit* « verger » qu'embellissent les fleurs que les ancêtres ont plantées :

*immi turtit*  
 igr gis ujddig nnay  
 walli krzn ayt darny  
 fln t ur myin (p. 30)

Comme tant d'autres, Azaykou a goûté aux souffrances endurées loin des siens, des amis et de la terre natale. Ainsi, dans le poème intitulé *yat tbrat* « Lettre » composé à Paris le 2 août 1970, tout en exprimant son sentiment d'exil, il traduit un mal-être, la nostalgie mêlée au regret obsédant du pays natal :

ssny a iwi ṭaguḍi n yan ifln arraw  
 iffy ifl tamazirt d willi t urunin  
 ifl tamyart d tiddukla ayt dars  
 asin ukris immuddu ig imzzi yaggug... (v. 4-7)

L'expression de ce malaise trouve toute sa force dans la recommandation faite au fils de ne pas refaire la même expérience douloureuse, de bien veiller sur le pays dont la valeur est inestimable :

gat a iwi tamazirt γ mnid ad tasim  
 atig nns ad sul ur izug yan γ warraw nns (v. 31-32)

L'amour de la terre-mère se manifeste bien dans les vers suivants du même texte, dans lesquels le poète exprime son vœu ultime de n'être enseveli que dans la terre des collines qui l'ont vu naître afin que ses os s'y dissolvent et s'y mêlent en douceur :

i ṛbbi a iwi waxxa giγ γmk ad ad k ušşuy  
 assann ak nnan immut babak ur llin  
 ack (i)d a iwi tasst ixsan d ma ad usin

aşmdl n babak tamazirt ad y ira ad ilin  
ixşş inu riş ad ifsi y imudal nny  
i řbbi a iwi ad ur tettut awal ad  
i řbbi a iwi ad ur tettut awal ad (v. 33-39)

Nous avons déjà mis en évidence que la mère représente le lien qui permet aux jeunes générations de rester attachées aux origines et à leur histoire. Cette dernière est célébrée à son tour comme une composante identitaire.

L'historien qu'est Azaykou se manifeste par moments dans ses textes poétiques. Dans le poème intitulé *tak<sup>w</sup>tbiyt* « La Koutoubia », il fait allusion au passé glorieux des Amazighes. Cet édifice historique n'est pas sans rappeler deux dynasties amazighes qui ont régné sur le Maroc, les Almoravides et les Almohades. Le minaret, symbole de cette gloire, apparaît dans toute sa splendeur, surtout la nuit quand il est illuminé *tryamt / gis a tifawin* (v. 1-2), ne cache pas sa fierté *tga nn ix f y ignwan* (v. 3) et se dresse majestueusement pour nous livrer les traces du passé rayonnant des ancêtres :

tak<sup>w</sup>tbiyt biddnt  
ar ay takka timitar  
n willi zrinin (p. 39).

Mais, si le passé est lumineux, il en va autrement aujourd'hui. En témoignent les ordures dans lesquelles baigne la koutoubia, *ulus ikka as ađar* (v. 22). Elle risque ainsi d'être ensevelie, de sombrer dans l'oubli comme le sont d'ailleurs ceux qui en étaient les maîtres artisans et de ne servir qu'à nourrir les contes et les mythes :

ad tt idl  
uzmz s tillas nns  
ymklli idl willi tt iskrn  
kcmn akal  
tak<sup>w</sup>tbiyt gam nnm  
gan yila tallasin (v. 26-31)

Le poète s'empresse alors d'invoquer cette dame majestueuse de ne pas perdre espoir et de continuer à lutter contre les différents dangers qui la guettent, car l'éveil des consciences est inéluctable :

iqqan d i yan iddrn  
ad sul isawal  
mqqar akk<sup>w</sup> ran as middn

ad t ittu wawal (v. 40-43)

Dans ces vers, nous relevons les deux vocables *sawl* « parler » et *awal* « parole » par lesquels le poète semble souligner l'importance et la magie de la parole ; ce qui nous amène à un autre symbole identitaire, la langue.

## 2.2. La langue amazighe

La poésie de Sidqi Azaykou appartient aux œuvres dites engagées. On y reconnaît aisément une prise de position en faveur d'une cause, à savoir la défense de l'amazighité. Pour le poète, la langue constitue la première chose à laquelle il faut accorder une importance capitale. L'existence et la survie des Amazighes dépend en grande partie de leur langue. Si elle meurt, l'histoire finira par les oublier. Autrement dit, le rejet de sa propre histoire et de son identité, et l'appropriation des fleurons culturels d'autrui mènent à la négation de soi, voire à la mort<sup>162</sup>.

Comme l'affirme Bounfour (2007 : 27) :

La poésie et l'art poétique de Ali Azaykou pensent mieux que quiconque la modernité berbère. En d'autres termes, le poète est l'opérateur de la modernité comme vérité de la situation amazighe. Il en est le sujet fidèle et transi. C'est pourquoi il est requis d'affirmer qu'il est l'amoureux de la langue.

La langue se définit comme un facteur clé dans la constitution de l'identité amazighe. Elle permet de traduire les préoccupations et les aspirations de la société. Elle est non seulement un simple moyen de communication, mais aussi l'expression d'une civilisation liée à l'existence de l'homme. L'attachement du poète à son identité linguistique est exprimée explicitement dans le poème *iznẓam* « Les Muets »<sup>163</sup>. Le poète commence d'abord par souligner que la

---

<sup>162</sup> Signalons ici le slogan toujours affiché par Azaykou : *awal nny ad ay igan ; iy immut, nmmut* « Notre langue est notre identité et notre essence ; si elle meurt, nous mourrons avec ».

<sup>163</sup> Ce long poème a été composé en 1970, mais n'a pas été intégré au recueil *Timitar*. Le texte a été traduit par Galand-Pernet et a été également mis en musique par Ammouri M'bark. Notons ici que sans ce dernier, la poésie de Sidqi Azaykou, bien que riche, n'aurait pas eu la chance d'être connue du grand public. À ce propos,

montagne de l'Atlas est source de vie pour les Amazighes. Elle symbolise également la grandeur et la puissance :

tudrt aṭlas ad y as d mmyin izuṛan  
timmuṛa, tiẓiḍaṛ, yinn ad y nn munnt

Azaykou passe ensuite à son insatisfaction quant à la situation actuelle des Amazighes. Après avoir perdu le pouvoir de la parole, ils sont devenus muets, ridicules, morts-vivants, voire infâmes et lâches. Face à cette frustration, il se révolte et appelle les Amazighes à crier fort et fièrement leur amazighité en puisant leur force dans leur passé glorieux. Le poète désire ardemment que les rois des Amazighes soient ressuscités pour transformer la montagne en forêts où sera planté l'Arbre Parole, remède efficace contre le mutisme, mal dont sont atteints les Amazighes d'aujourd'hui :

ak<sup>w</sup>iat d a igldan imaziyn y iṣmḍal nnun  
aglzim y ufus gat adrar d taganin  
asṛar n wawal iga i iẓnzam asafar  
awal ur gin assrgm issanat tn  
nkki giy y imaziyn! aṭlaṣ ira ad d irar  
nttan ad giy iẓnzam ur ar tn ttaruy  
gat zun d nkkin tudrt n uzayyar nnun

L'exemple le plus significatif où la langue est évoquée explicitement est le poème inaugural de *Timitar* intitulé *awal* (pp. 5-8). Dès l'abord, la langue amazighe y est présentée comme le symbole de l'identité, chose que traduit le choix du verbe-copule *g* « être ». Le vers *awal inu gan amaziṛ* « l'amazighe est ma langue » revient à trois reprises pour ponctuer le texte. Azaykou crie fort son amazighité, mais exprime son indignation face à la situation déplorable de la langue amazighe :

awal inu gan amaziṛ  
ur tn issn yan  
usin ur d imikk  
ma ad izḍaṛn ad srs iḥuc ? (p. 5)

Le poète présente l'amazighe comme étant une langue méconnue qui, pourtant, peut exprimer tant de choses et détient des secrets que

---

Jay (2005 : 55-56) rapporte que « Claude Lefébure note que Ali Sedki Azaykou doit une grande part de sa popularité au fait qu'une vingtaine de ses textes ont bénéficié des compositions musicales et des interprétations du fondateur de la chanson berbère marocaine, Ammouri M'bark ».

personne n'oserait révéler de crainte d'en payer les conséquences. Le dernier vers est à lire comme une sorte de défi : qui ose s'en servir ? On comprend alors que si cette langue est méconnue, ce n'est pas parce qu'elle est étrange, mais c'est bien à cause de la confiscation du droit à la parole à ses usagers. Le poète regrette que sa langue soit bannie et indésirable. Il nourrit l'espoir de la voir promue, réhabilitée et revitalisée, mais il butte contre l'opposition de ses ennemis. Certains avancent que ce vœu relève de la pure illusion. Pour d'autres, la langue amazighe risque de dévoiler des souvenirs amers et des réalités qu'il vaudrait mieux taire :

awal inu gan amaziɣ  
 ur tn iri yan  
 kra nnan iga tawargit  
 iddu fln ay  
 ismd iyi d inna :  
 hann ur rad sar iffuy  
 kra nnan :  
 kigan ad d ikti wawal nnun (p. 7)

Si la langue amazighe revêt une importance capitale pour Azaykou, il en va de même pour le support qui participe de l'image globale de cette langue et véhicule des attributs sociaux de l'identité. L'alphabet tifinaghe, catalyseur identitaire, est suggéré dans le recueil *Izmuln*, précisément dans le poème intitulé *ħmmu unamir* (pp. 38-42). Le mythe est repris avec une interprétation nouvelle. Il y introduit le système d'écriture amazighe, tifinaghe, probablement suggéré par le henné sur les mains de *ħmmu unamir*.

En se référant au mythe, le poète ne vise pas à célébrer l'amour passionnel, mais le problème de l'identité chez les Amazighes. L'introduction des mythèmes de l'identité, de la quête des racines et de l'attachement à la terre est due, comme le souligne Nerci (2009 : 178), à « l'influence d'un environnement socio-historique spécifique qu'est le contexte amazighe contemporain. »

Selon Azaykou, le héros mythique a intérêt à tenir plus au tatouage qu'aux figures angéliques. Les coups du fqih, loin d'être mauvais, épargnent des feux de l'enfer celui qui les supporte. Quant aux châtiments dus à l'amour et à la quête de soi, ils entraînent la perte de ceux qui en sont victimes :

ḥmmu maxx ad ur tajjim  
 lḥnna y ufus?  
 tajjim itbirn n ljnt  
 iy ṛmin ayyln  
 ...  
 akuray iy t tmyart  
 rad tddrt uggar !  
 win ṭṭalb ur rad k nyin  
 ljnt ad y myin !  
 win tayri d win usiggl  
 yan isli yawi t... (p. 39)

Le henné dont il est question dans l'histoire renvoie pour Azaykou à l'écriture en tifinaghe évoquant ainsi la langue amazighe véhicule des valeurs identitaires des Amazighes. Si le fqih punit *ḥmmu unamir*, ce n'est pas à cause de la décoration jugée profane, mais c'est parce qu'il a peur que le jeune élève n'entreprenne des recherches sur ses racines et son identité. Le maître est présenté ici comme l'ennemi de tifinaghe qui représente pour lui une véritable menace. Il le punit alors pour le dissuader de suivre les jalons qui le mèneront à la découverte de la vérité :

tk<sup>w</sup>la ak tfinay  
 ur tssnt ad tasit  
 tabrat nns  
 ṭṭalb yugi ad tkkt ayaras  
 n tfinay, ur igi winns  
 iy t tyit immut. (p. 41)

Le mythe nous enseigne qu'en dévalant les cieux, *ḥmmu unamir* s'est déchiré dans l'espace et a fini par disparaître. Seules deux gouttes de son sang sont arrivées à terre. Pour le poète, la chute a entraîné la mort de l'ancêtre des Amazighes, *ḥmmu amaziṣ*. Heureusement, la reconstitution de l'identité de cet être est encore possible, sinon nécessaire. Les différents graphèmes qui composent l'ethnonyme *amaziṣ* parviennent à nous l'un après l'autre. On a pu recueillir le <a>, <m>a longuement erré avant d'atterrir, le <z> et le <y> sont en route accompagnés de la lune et du soleil. Ces derniers symbolisent la lueur d'espoir, sinon la lumière ou encore des jours radieux pour la langue amazighe. Le poète évoque ici l'éveil identitaire naissant chez les Amazighes qui, en s'unissant, finiront par comprendre la cause pour laquelle s'est sacrifié *ḥmmu unamir* :

tfkit d ix f i walu  
 gr ak d ikaln, tmmzrt  
 lif ad d flay idrn  
 wiyyaḍ, nqql sul...  
 mim ijla y uyaras  
 yikkad illa yid  
 zay isli d ayyur  
 irwas t iy ilul  
 yin iyli d d tafukt  
 yusi tt id ukan  
 nnan ay wiyya, rad ay d lkmn  
 iy nmun  
 rad nyr tabrat lli f ijla ḥmmu unamir... (p. 42)

Notons que le défenseur et le passionné de la langue qu'est Azaykou se manifeste clairement dans sa poésie. Il use du vocabulaire de sa langue maternelle où les emprunts se font rares, une langue que l'on retrouvait encore à l'époque dans les zones amazighophones les plus reculées loin des contacts avec d'autres systèmes linguistiques. Les beaux textes qu'il a composés témoignent de la richesse de cette langue. Mû par le principe que l'essence des Amazighes réside dans leur idiome, le poète contribue à la revitalisation de ce dernier, en ce sens qu'il réactualise un lexique ancien menacé par l'envahissement de la langue par des emprunts de toutes sortes.

À ce propos, si le poète n'est pas vraiment un puriste, il se présente comme un conservateur. On dirait qu'il n'a jamais quitté la localité retranchée au pied du Haut Atlas où il est né. Mais, Azaykou a fréquenté d'autres contrées où sont utilisées d'autres variétés dialectales amazighes. Le résultat en est le recours à un vocabulaire abandonné de nos jours en tachelhit du Souss, mais vivant ailleurs. En témoignent les vocables *addur* « honneur, dignité », *adyar* « lieu, endroit », *afaḍiṣ* « désert », *anaruz* « espoir », *anzruf* « sahara », *ilaṭṭn* « problèmes », *ill* « mer », *izmrn* « du verbe *zmr* « pouvoir », *tallast* « conte », *tazat* « bruit », *tumrt* « bonheur », *ulus* « saleté », etc.

À ce sujet, nous soulignons qu'un autre grand mérite du poète est d'avoir pris conscience très tôt de la nécessité de standardiser la langue amazighe. Nous décelons dans ses deux recueils les prémices

de l'approche compositionnelle préconisée récemment par l'Institut Royal de la Culture Amazighe.

En guise de conclusion, nous dirions que Sidqi Azaykou n'était pas un homme à se satisfaire de peu. Il n'a pas seulement été un grand chercheur, historien-poète, mais aussi un grand professeur-militant. Il a su transmettre à des jeunes la flamme de l'authenticité qui l'avait animé lui-même.

Il meurt en 2004, laissant une œuvre poétique, mais aussi des ouvrages d'histoire dont la richesse, la profondeur et le mystère restent entiers. Dans ses textes poétiques, se profile l'image de la mère emblème de la langue, de l'identité, de la culture, de la terre, bref de l'amazighité.

En somme, il nous paraît que Sidqi Azaykou s'est donné pour mission de faire sortir l'Amazighe du silence historique, en lui redonnant parole et sa parole. Il a toujours revendiqué l'identité amazighe et sa culture, n'a jamais cessé de crier la fierté amazighe, l'appartenance à une civilisation qui n'a rien à envier aux autres, et a toujours appelé à un effort de réconciliation des Amazighes avec eux-mêmes. Les arbustes plantés par Azaykou dans une terre reconnaissante commencent à porter des fruits. Les Amazighes ont rompu avec le silence et leur langue est reconnue comme une composante fondamentale de l'identité marocaine.

## Ressources bibliographiques

BENHAKEIA, H. (2014), « Histoire, genres et littérature amazighe », in Actes du colloque international : *La Problématique des Genres Littéraires Amazighes : « Définitions, Dénominations et Classifications »*, Publications de la Faculté des Lettres et des Langues, Bouira – Algérie, pp. 11-34.

BOUKOUS, A. (2007), « D'un mort vivant aux vivants morts », in *Langue amazighe et dictionnaire. L'apport de Ali Sidqi Azaykou à l'expérience lexicographique*, Rabat, Imprimerie El Maârif Al Jadida, pp. 22-24.

BOUNFOUR, A. (1999), *Introduction à la littérature berbère 1. La poésie*, Paris-Louvain, Éditions PEETERS.

BOUNFOUR, A. (2007), « Ali Azaykou et l'amour de la langue », in *Langue amazighe et dictionnaire. L'apport de Ali Sidqi Azaykou à l'expérience lexicographique*, Rabat, Imprimerie El Maârif Al Jadida, pp. 25-30.

EL MOUJAHID, E. (2007), « Hommage posthume au chantre de la poésie amazigh Ali Sidqi Azaykou », in *Langue amazighe et dictionnaire. L'apport de Ali Sidqi Azaykou à l'expérience lexicographique*, Rabat, Imprimerie El Maârif Al Jadida, pp. 55-58.

EL MOUNTASSIR, A. (2004), *Amarg. Chants et poésie amazighs (Sud-Ouset du Maroc)*, Paris, L'Harmattan.

HAMAM, M. & al. (2005), *eli azayku : aslmad iddrn mqgar ur sul illi*, Publications de l'IRCAM, Rabat, Imprimerie El Maârif Al Jadida.

HUGO, V. (1985), *Les Contemplations*, Paris, Livre de Poche.

JAY, S. (2005), *Dictionnaire des écrivains marocains*, Éditions Paris-Méditerranée, EDDIF.

JAY, S. (2010), *Anthologie des écrivains marocains de l'émigration*, Casablanca, La Croisée des Chemins.

LEFÉBURE, C. (1999), « Ali Sadki Azaykou (1942-2004) », in *Méditerranéennes 11, Voix du Maroc*.

NERCI, N. (2009), « Le mythe d'Ounamir », *Asinag 3*, Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe, Rabat, Imprimerie El Maârif Al Jadida, pp. 169-194.

OUDADESS, M. (2012a), « Critique : Les signes d'Azaykou », *Néo-culture, musique et actu Amazighe*. Disponible sur :

[neocultureamazighe.blog.lemonde.fr](http://neocultureamazighe.blog.lemonde.fr).

OUDADESS, M. (2012b), « Cicatrices » de Dda Azaykou » *[Néo-culture, musique et actu Amazighe]*. Disponible sur :

[neocultureamazighe.blog.lemonde.fr](http://neocultureamazighe.blog.lemonde.fr).

SIDQI, A. (AZAYKOU), (1988), *Timitar*, Rabat, Okad.

SIDQI, A. (AZAYKOU), (1995), *Izmuln*, Casablanca, Imprimerie Annajah Al Jadida.